autorité que le reste du texte de la Bible. On répondra aussi très-facilement par ce même principe « à toutes les conséquences fausses et pernicieuses que Spinoza a prétendu tirer de ces changements ou additions pour décrier l'autorité des livres divins, comme si ces réformations étaient purement humaines; » au lieu qu'il devait considérer que les auteurs de ces changements ayant le pouvoir d'écrire des livres sacrés ont aussi eu le pouvoir de les réformer. C'est pourquoi je n'ai fait aucune difficulté de rapporter quelques exemples de ces changements, et d'en conclure que tout ce qui se trouve dans les livres sacrés n'a pas été écrit par des auteurs contemporains. » Il est clair maintenant que Richard Simon connaît Spinoza et qu'il partage et adopte ses vues sur les additions et les changements introduits dans les livres saints, et sur l'impossibilité d'attribuer, dans la forme où il se présente, le texte de ces livres à des auteurs contemporains. Il n'est séparé de Spinoza que par le préjugé théologique; c'est ainsi que, pour échapper aux conséquences hétérodoxes et antisurnaturalistes que le philosophe a tirées de sa *critique*, il imagine une sorte de collége d'écrivains publics formant en Israël, dès le temps de Moïse, une autorité prophétique anonyme et permanente, en possession du privilége bizarre d'*ajouter ou de retrancher aux livres sacrés.* « Il est fort vraisemblable, dit-il, qu'il y a eu dès le temps de Moïse de ces sortes de prophètes, qui étaient nécessaires à l'État pour recueillir les actes de ce qui se passait dans la république. Cela étant supposé, nous distinguerons dans les cinq livres de la Loi ce qui a été écrit par Moïse d'avec ce qui a été écrit par ces prophètes ou écrivains publics. On attribuera à Moïse, les commandements et ordonnances qu'il donna au peuple, au lieu qu'on pourra faire auteurs de la plus grande partie de l'histoire ces mêmes écrivains publics. » Ce n'est pas sans doute dans cette hypothèse *défectueuse* par laquelle Richard Simon entendait sauver le principe de l'inspiration divine des coups que lui-même, après Spinoza, portait à l'authenticité des livres hébreux, que M. Renan peut trouver la justification du parallèle qu'il établit entre le prêtre français et le philosophe hollandais.

« En tout cas, ajoute M. Renan, Richard Simon ne relève pas de Spinoza. » C'est là une seconde erreur. La méthode que recommande Simon dans l'exégèse biblique est la méthode naturelle d'interpréter tous les documents anciens; elle consiste à rejeter comme arbitraires les explications allégoriques et mystiques, et à s'appuyer uniquement sur la grammaire et la *critique* philologique. « Luther, dit-il, s'est trompé quand il a prétendu expliquer l'Écriture par rapport aux préjugés qu'il avait de la religion, en négligeant la grammaire. Il établit cette maxime : que la grammaire doit être sujette aux choses et non les choses à la grammaire (*Grammatica quidem necessaria est et vera, sed ea non debet regere res sed servire rebus*). Mais sous ce prétexte il suit souvent ses idées, et il néglige la grammaire à laquelle il ne s'était pas assez appliqué. » En une suite de chapitres intéressants, examinant la méthode des Pères dans l'explication de l'Écriture, il leur reproche de ne point s'être attachés suffisamment au sens grammatical. « Il ne paraît pas que la plupart des premiers Pères se soient appliqués à interpréter l'Écriture selon la rigueur du sens littéral. Comme ils avaient à disputer contre des philosophes ou contre des Juifs, ils ont employé plutôt la raison pour combattre les premiers que l'Écriture, et ils combattaient les autres *selon l'idée qu'ils avaient reçue* de la religion chrétienne. Ils *rapportaient à cette idée* les preuves qu'ils tiraient des livres sacrés contre les Juifs, et ils attachaient plus d'importance aux explications mystiques qu'au sens grammatical ou littéral qui leur semblait ne pouvoir convenir qu'à la Synagogue... Saint Augustin prétend qu'un même passage de l'Écriture peut être expliqué de différentes façons, et que la providence de Dieu a donné cette abondance de sens différents aux livres sacrés. *Je crains qu'il n'étende trop ce principe et que, sous ce prétexte, on ne fasse passer la parole des hommes pour la parole de Dieu.* La plupart des Juifs, principalement les anciens, sont tombés dans ce défaut, et, pour mettre à couvert leur ignorance, ils ont établi cette maxime que l'Écriture avait soixante-douze faces, c'est-à-dire qu'elle pouvait être expliquée en une infinité de manières... Nous pouvons dire en général que les Pères, expliquant l'Écriture dans leurs homélies ou discours qu'ils prononçaient en présence du peuple, ont négligé souvent le sens littéral, qui était beaucoup moins propre pour l'exhortation que le sens moral et allégorique... Origène *semble s'être trop éloigné* de la simplicité de la Bible; comme il avait l'esprit subtil et pénétrant, il n'estimait que le sens sublime et une certaine interprétation qu'il appelle spirituelle, ne pouvant presque souffrir le sens littéral, qu'il croyait n'avoir rien que de bas et de simple. Cette méthode est défectueuse, parce qu'il ne faut pas expliquer les choses par rapport à notre esprit, et aux idées que nous avons de leur bassesse ou de leur grandeur; mais il les faut considérer en elles-mêmes et selon leur nature. C'est en quoi se sont trompés la plupart de ceux qui ont formé leur esprit sur les livres des platoniciens. *Si cela est une fois permis, chacun fera des sens sublimes et spirituels à sa manière, et ainsi on méprisera le sens littéral et historique de la Bible...* Nous n'avons point d'ancien auteur où l'on puisse mieux apprendre le sens littéral de l'Écriture que dans saint Jérôme, qui n'est pas cependant beaucoup estimé de la plupart des théologiens d'aujourd'hui parce qu'il leur paraît trop sec et trop *critique*, et qu'ils négligent l'étude des langues grecque et hébraïque, sans la connaissance desquelles il est cependant impossible de pouvoir lire ses ouvrages... A moins qu'on ne sache distinguer les temps auxquels saint Jérôme a composé ses livres sur la Bible, et les différends personnels qu'il avait alors, et enfin les raisons qu'il avait d'écrire, on ne trouvera dans tous ses ouvrages que des contradictions manifestes. En effet, il ne paraît pas être toujours d'un même sentiment; et ce qu'il a approuvé en un endroit, il le rejette dans un autre. Il loue et il blâme la même personne selon les différentes raisons qu'il a d'en parler. On doit néanmoins lui rendre cette justice qu'il est le premier des Pères qui ait connu la manière *critique* dont on devrait expliquer l'Écriture; et s'il s'arrête quelquefois aux allégories, il ne l'a fait, comme il l'a témoigné lui-même, que pour s'accommoder au goût des autres et pour éviter le reproche qu'on lui faisait de favoriser le judaïsme par ses explications trop littérales... Saint Augustin était rempli de certains préjugés de philosophie et de théologie, qu'il mêle dans tous ses ouvrages. Comme il y a bien de la différence entre les vérités nécessaires et qui ne changent jamais, et les vérités qui regardent des faits, qu'on peut en quelque façon nommer vérités contingentes, saint Augustin a pu, en méditant, se former les véritables idées des premières; mais il n'en est pas de même d'une infinité de faits qu'on ne peut pas connaître à fond par la simple spéculation. Or les vérités contenues dans l'Écriture sont de cette dernière sorte : elles ne dépendent pas de l'idée que nous en pouvons concevoir; mais il faut les étudier en elles-mêmes *et s'exercer longtemps dans le style et les expressions des livres sacrés.* En un mot, cette science dépend plus de la méthode que nous avons décrite ci-dessus que de la force de nos conceptions; et comme saint Augustin n'a pas eu tous les secours qu'il a jugés lui-même nécessaires pour acquérir une parfaite connaissance de l'Écriture, il a quelquefois accommodé l'Écriture à ses idées, au lieu qu'il devait former ses idées sur l'Écriture. » Toutes ces réflexions sont judicieuses et excellentes; elles contiennent, on ne peut le contester, la véritable méthode de l'exégèse biblique. Mais cette méthode n'est autre que celle de Spinoza. Rappelons-nous que, selon Spinoza, on ne doit interpréter l'Écriture que par l'Écriture elle-même, c'est-à-dire par la connaissance de la langue, de la littérature et de l'histoire des Hébreux; que tous les problèmes d'exégèse se ramènent à des problèmes de grammaire et de philologie; qu'il faut rejeter l'interprétation *philosophique* de Maimonide, l'interprétation traditionnaliste des pharisiens, et l'interprétation autoritaire et arbitraire des pontifes de Rome.

Achevons de montrer l'erreur où tombe M. Renan quand il soutient « que Richard Simon ne relève pas de Spinoza, que Spinoza fut le *Bacon* de l'exégèse, qu'il *entrevit* une méthode qu'il ne pratiqua pas avec suite, que Simon en fut le *Galilée*, qu'il mit résolûment la main à l'œuvre, et, avec un surprenant génie, *éleva d'un seul coup* l'édifice de la science sur des bases qui n'ont pas été ébranlées. » Les vues et les réflexions les plus importantes, les plus originales, les plus fécondes de l'*Histoire critique* se retrouvent presque toutes dans le *Traité théologico-politique*. « Il n'y a, dit Richard Simon, que de l'entêtement et de l'illusion dans l'esprit de ceux qui croient que les points sont aussi anciens que le texte de l'Écriture, ou qu'ils ont au moins été inventés par Esdras. Comme la lecture de la Bible dépend en quelque façon de ces sortes de points, qui tiennent maintenant la place des voyelles, il semble qu'on ne pourra pas dire que l'Écriture sainte soit entièrement la parole de Dieu, puisqu'une partie est de l'invention des hommes. Les plus zélés protestants ont reconnu que ce principe était dangereux et capable de détruire le principal fondement de leur religion : mais il ne faut pas toujours juger de la vérité d'un fait par les mauvaises conséquences qu'on en peut tirer, surtout quand on a des preuves évidentes sur cette matière... Il est certain que les mahométans n'ont ajouté des points à leur Alcoran que vers le temps d'Omar; et de plus on montrera aisément qu'avant ce temps-là les Juifs n'ont point eu de grammairiens. A quoi l'on peut ajouter que les premiers grammairiens juifs ont tous écrit en arabe, et qu'ainsi ils ont pris d'eux les points et les autres parties qui composent la grammaire hébraïque. » Dans un autre chapitre, Richard Simon fait remarquer qu'il n'y avait autrefois dans les livres de la Bible aucune distinction de versets et de phrases, aucune ponctuation. « L'Écriture a cela de commun, dit-il, avec tous les livres grecs et latins, qui étaient aussi écrits sans aucune distinction, avant que les points et les virgules eussent été inventés par les grammairiens. » Avant le P. Simon, Spinoza avait remarqué, nous l'avons vu, que l'hébreu n'a pas de voyelles, qu'il ne fournit aucun signe pour séparer les phrases, et marquer la prononciation des mots, et que les points et les accents que nous trouvons aujourd'hui dans le texte de la Bible y ont été introduits par des hommes d'un temps postérieur.

Richard Simon constate et s'efforce d'expliquer le désordre qui existe dans les livres de la Bible, et l'impossibilité d'y trouver une chronologie exacte; il y montre des omissions et des redites; il pose que l'Écriture ne contient que des abrégés. « Les interprètes, dit-il, travaillent en vain à justifier les omissions qu'on remarque dans la Bible, comme si l'Écriture n'avait pas été sujette aux mêmes accidents que la plupart des autres livres, et que les hommes n'en eussent pas été également dépositaires... Je doute qu'on puisse attribuer à Moïse, ou aux écrivains publics qui étaient de son temps, le peu d'ordre qui se trouve en quelques endroits du *Pentateuque*. Il y a plus d'apparence que, comme on écrivait en ce temps-là les livres sur de petits rouleaux ou feuilles séparées qu'on roulait les unes sur les autres, l'ordre de ces feuilles a été changé. Et de plus, les livres de la Bible que nous avons n'étant qu'un abrégé, on n'a pas toujours eu égard à l'ordre des matières... Il n'est pas assuré d'établir des généalogies et des chronologies sur les exemplaires de la Bible qui nous restent, parce qu'en beaucoup d'endroits ce ne sont que des mémoires abrégés ou des redites d'une même chose... Il est vrai qu'on ne peut pas s'arrêter entièrement au texte hébreu d'aujourd'hui pour former une chronologie parfaite; mais nous avons en même temps fait voir que ni la version des Septante, ni le texte hébreu samaritain, ni Josèphe, ni en un mot tout ce que nous avons de chronologie de la Bible, n'est point suffisant pour nous donner une connaissance exacte du nombre des siècles qui se sont passés depuis la création du monde. Il y a beaucoup de manquements dans la chronologie de l'Écriture, qui abrége d'ordinaire les choses pour ne traiter que celles qui sont nécessaires au sujet dont il est question. On n'accusera donc pas pour cela les Juifs d'avoir corrompu malicieusement leur chronologie, mais on dira qu'en beaucoup d'endroits l'Écriture n'est qu'un simple abrégé. » Écoutons maintenant Spinoza : « Un peu d'attention suffit pour faire voir que tout, dans les livres du *Pentateuque*, préceptes et récits, est écrit pêle-mêle et sans ordre, que la suite des temps n'y est point observée, que les mêmes récits reviennent à plusieurs reprises et souvent avec de graves différences, en un mot que cet ouvrage n'est qu'une réunion confuse de matériaux que l'auteur n'a point eu le temps de classer et d'ordonner régulièrement. Il faut en dire autant des sept livres qui suivent le *Pentateuque*... Il est impossible de fixer la durée des événements qui sont racontés dans le livre des *Juges*, à partir du chap. XVII jusqu'à la fin. Tout cela prouve bien que les récits historiques de la Bible ne sont pas réglés par une exacte chronologie, et que, bien loin de s'accorder entre eux, ils contiennent souvent des choses très-diverses. D'où il faut conclure que ces récits ont été empruntés à des sources différentes, et enregistrés sans critique et sans ordre... Que l'on compare les *Paralipomènes* avec les *Rois*, on trouvera une foule de discordances, et il n'est point nécessaire d'en faire ici le dénombrement, et moins encore de discuter les suppositions fantastiques des commentateurs qui ont voulu résoudre toutes ces contradictions. Sur ce point, les rabbins tombent dans un vrai délire... Quelqu'un dira peut-être que je raisonne ici d'une manière trop générale et que mes preuves ne sont pas suffisantes; ma réponse, c'est que je prie qu'on veuille bien marquer un ordre déterminé dans les récits historiques de l'Écriture, de telle façon qu'on y puisse établir une exacte chronologie; je prie aussi qu'en interprétant les témoignages de l'historien et les mettant d'accord les uns avec les autres on n'altère en rien les phrases et les tours dont il s'est servi, ainsi que la disposition et la contexture de ses récits, tout cela avec une si grande fidélité que l'on puisse prendre pour règle, en écrivant soi-même des phrases hébraïques, la manière d'expliquer celles de l'Écriture; que si quelqu'un parvient à satisfaire à toutes ces conditions, je déclare que j'en passerai par tout ce qu'il voudra, et le regarderai comme un oracle. Pour ma part, j'ai cherché longtemps à réaliser le plan que je viens de tracer; mais j'avoue qu'il m'a été impossible d'y réussir. »

Nous avons vu les raisons sur lesquelles se fonde Spinoza pour contester l'authenticité du *Pentateuque* et des autres livres de la Bible. Elles se ramènent en général à ceci, qu'on trouve dans ces livres des passages qu'il est impossible d'attribuer à leurs prétendus auteurs, et que de tels passages prouvent que les livres ont subi des retouches, qu'on y a fait des additions et des changements. C'est précisément ce que dit Richard Simon. Il a un chapitre intitulé : *Preuves des additions et autres changements qui ont été faits dans l'Écriture et en particulier dans le Pentateuque. Moïse ne peut être l'auteur de tout ce qui est dans les livres qui lui sont attribués.* « L'on trouve, dit-il, dans le livre de *Josué* les mêmes additions et les mêmes changements que dans les livres de Moïse. On peut prouver qu'il n'est pas de Josué par plusieurs faits et manières de parler qui n'en peuvent point être... Pour ce qui est de l'histoire des *Juges*, il se peut faire que Samuel l'ait composée, et qu'Esdras ou celui qui fit le dernier recueil des livres sacrés y ait ajouté plusieurs choses. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette histoire, ou au moins une partie, n'a été compilée que longtemps après que les faits dont il y est parlé étaient arrivés... Les livres que nous avons sous le nom de *Samuel* ne peuvent aussi être entièrement de lui, à cause de certaines façons de parler qui ne sont point de son temps, outre qu'ils contiennent des histoires qui ne sont arrivées qu'après sa mort. »

Selon Spinoza, Moïse laissa plusieurs documents écrits qui n'ont pas été insérés textuellement dans le *Pentateuque*, mais qui furent employés par celui qui le rédigea. Cette conjecture de Spinoza, nous la voyons reprise par Richard Simon. D'après ce dernier, les éléments qui composent le *Pentateuque* sont d'une antiquité reculée et appartiennent, les uns à Moïse lui-même, qui rédigea la plupart des lois, et les autres à des annalistes que le législateur des Hébreux, à l'imitation de ce qui se faisait chez les Égyptiens, avait chargés de mettre par écrit le récit des événements les plus importants. Mais, dans sa forme actuelle, le *Pentateuque* n'est qu'une compilation très-postérieure de ces documents divers.

C'est encore à la suite de Spinoza que Richard Simon, cherchant dans l'histoire des enfants d'Israël à quelle époque et par quelle main ces pièces antiques ont été réunies, se voit forcé de descendre jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, et ne trouve aucun personnage qui remplisse mieux toutes les conditions voulues pour ce travail que le scribe Esdras. « Ce recueil, dit Spinoza, n'a pu être fait avant Hezras. Or l'Écriture ne dit point qu'il y ait eu à cette époque aucun personnage, hormis Hezras, qui se soit appliqué à la recherche de la loi divine et qui ait été un scribe diligent dans la loi de Moïse... Hezras n'a pas mis la dernière main à son ouvrage, et s'est borné à emprunter à divers auteurs des récits historiques qu'il a simplement enregistrés, le plus souvent sans les examiner ni les mettre en ordre. » — « C'est le sentiment commun des Pères, dit Richard Simon, que le recueil du Vieux Testament, tel qu'il est aujourd'hui, a été composé par Esdras. Ce sentiment confirme ce que nous avons avancé (touchant le ministère des prophètes ou écrivains publics d'Israël); car Esdras n'a pu rétablir ces livres, qui avaient été corrompus pendant la captivité, qu'en qualité de prophète ou d'écrivain public; aussi est-il nommé dans l'Écriture *scribe* ou écrivain par excellence... On ne sait pas certainement si Esdras est l'auteur du dernier recueil des Écritures canoniques, comme on le croit communément. Mais il y a bien de l'apparence que les Juifs, au retour de leur captivité, firent un choix des mémoires qui leur restaient, dont ils donnèrent une partie au peuple et gardèrent l'autre partie dans leurs archives. Ils appelèrent cette première partie, qu'ils rendirent publique, Écritures canoniques. Comme ce sont plusieurs mémoires joints ensemble, et qui n'ont pas toujours de la liaison, il ne faut pas tant s'arrêter à l'ordre et au temps qu'aux choses; car il y en a qui sont rapportées en un même endroit, bien qu'elles soient arrivées en différents temps. »

Enfin la principale hypothèse de Richard Simon, l'hypothèse des écrivains publics anonymes, auxquels les exigences de l'orthodoxie lui font attribuer le ministère prophétique et l'inspiration divine, se trouve dans un passage de Spinoza relatif aux livres de *Daniel*, d'*Hezras*, d'*Esther* et de *Néhémias*. Le philosophe se demande de quelle source l'auteur de ces quatre livres a pu tirer les récits historiques qui les remplissent. « Je ferai remarquer ici, répond-il, que les chefs ou princes des Juifs, à l'époque du second temple, comme les rois au temps du premier, avaient des *scribes* ou *historiographes*, qui étaient chargés d'écrire les annales de l'empire et de consigner la chronologie des événements. Ainsi, dans les livres des *Rois*, nous trouvons souvent citées les annales ou la chronologie de leur règne. De même les annales des princes et des pontifes sont citées dans *Néhémias* et dans les *Macchabées*. » Il est clair que Richard Simon n'a fait qu'étendre à tous les temps de l'histoire d'Israël, même au temps de Moïse, le ministère de ces *scribes* ou *historiographes* « qui étaient, dit-il, nécessaires à l'État pour recueillir les actes de ce qui se passait dans la république. »

La seule différence importante qu'il soit possible de signaler entre l'exégèse de Spinoza et celle de Richard Simon, c'est que la première se montre pleinement dégagée du surnaturalisme, tandis que la seconde cherche (sincèrement? je ne sais) à s'accommoder aux préjugés de la foi catholique. Moïse, nous dit cette dernière, cessera d'être l'auteur du *Pentateuque*; les livres sacrés cesseront d'être authentiques; mais qu'importe? La foi, le surnaturel, l'autorité n'y perdront rien; la Bible ne cessera pas d'être divinement inspirée. Je remplace les auteurs que nomme la tradition par des écrivains publics, des annalistes; mais ces écrivains publics, ces annalistes seront aussi des prophètes. Pourquoi la théologie demanderait-elle davantage? Les livres sacrés ont subi quelques changements dans le cours des siècles; « les Pères et les juifs ne font point difficulté de reconnaître qu'ils ne sont pas tout à fait les mêmes qu'ils étaient dans le commencement; » qu'importe? Les écrivains publics, les prophètes anonymes qui n'ont cessé d'exister en Israël n'avaient-ils pas mission et pouvoir « d'ajouter et de retrancher aux livres sacrés? » Il faut bien que ces livres aient été corrompus pendant la captivité de Babylone, puisque Esdras dut les rétablir; qu'importe? Esdras était un de ces scribes-prophètes. Il y a plus : grâce à cette précieuse hypothèse des scribes-prophètes, disparaît, au grand avantage de l'orthodoxie catholique, la distinction que font les juifs entre les livres authentiques et les livres apocryphes de l'Ancien Testament. « Comme le pouvoir des écrivains publics dont nous avons parlé ci-dessus, dit Richard Simon, a toujours été le même pendant tout le temps que la république des Juifs a subsisté, on ne doit pas s'étonner que, dans le recueil des Écritures, il y en ait qui aient été écrites après Esdras; et partant Esdras n'est pas le dernier compilateur des livres sacrés. Il importe fort peu que ces derniers écrivains n'aient pas eu le nom de prophètes, pourvu qu'ils aient eu la même autorité... Les livres qui ont été recueillis après la dernière compilation ont été nommés *apocryphes* parce qu'ils n'ont peut-être pas été autorisés par le sanhédrin : saint Jérôme même n'ose pas les nommer *canoniques* quand il suit le sentiment des Juifs. Mais l'Église, qui a succédé à la Synagogue, les ayant reconnus pour divins et *authentiques*, il n'est plus permis de douter de leur autorité... Les Juifs, ayant perdu l'usage de la langue hébraïque, commencèrent à ne plus écrire leurs actes en cette langue, mais dans la langue chaldéenne. On aura sans doute pris de ces mémoires écrits en chaldéen une partie des livres que nous nommons apocryphes, et qui ne sont pas moins vrais pour cela, bien qu'ils n'aient pas été autorisés par le sanhédrin juif... Les rabbins mêmes citent quelquefois ces livres apocryphes : de sorte que les Juifs ne les ont jamais rejetés entièrement; mais ils les ont seulement considérés comme des ouvrages *apocryphes*, c'est-à-dire cachés et inconnus, parce qu'ils n'avaient point été publiés par l'autorité du sanhédrin. Il se peut donc faire que ces livres qu'on nomma apocryphes aient été tirés des actes que l'on conservait dans les archives des Juifs. » Le P. Simon s'attache habilement à montrer que si la méthode et les résultats de ses recherches critiques menacent le principe protestant de l'autorité scripturaire, la foi catholique n'en est point atteinte et peut fort bien s'en désintéresser. « Les catholiques, dit-il, qui sont persuadés que leur religion ne dépend pas seulement du *texte* de l'Écriture, mais aussi de la *tradition* de l'Église, ne sont point scandalisés de voir que le malheur des temps et la négligence des copistes aient apporté des changements aux livres sacrés aussi bien qu'aux livres profanes. Il n'y a que des protestants préoccupés et ignorants qui puissent s'en scandaliser. » On voit qu'il est loin de suivre Spinoza dans son interprétation des miracles.

Richard Simon avait espéré que les catholiques ne seraient pas scandalisés de son exégèse. Il se trompa. Voici comment M. Renan raconte la triste destinée de son ouvrage : « Le livre allait paraître, quand Arnauld fit parvenir à Bossuet un exemplaire de la préface et de la table des matières. C'était le jeudi saint de l'an 1678. Bossuet, en quelques minutes, vit avec son habileté ordinaire que c'était ici un dangereux ennemi. La rage du rhéteur contre l'investigateur qui vient déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre. Esprit étroit, ennemi de l'instruction qui gênait ses partis pris, rempli de cette sotte prétention qu'a l'esprit français de suppléer à la science par le talent, indifférent aux recherches positives et aux progrès de la critique, Bossuet en était toujours resté, en fait d'érudition biblique, à ses cahiers de Sorbonne. Le savant incommode qui venait troubler son repos lui causa une vive impatience. A l'instant même, sans s'arrêter à la solennité du jour, Bossuet courut chez le chancelier Le Tellier, et quelques heures après, M. de La Reynie, lieutenant de police, saisissait chez l'imprimeur tous les exemplaires de l'*Histoire critique*. On essaya un arrangement. Mais que pouvait un simple prêtre qui n'avait pour lui que son savoir et sa sincérité? La Reynie reçut l'ordre de brûler tous les exemplaires, au nombre de treize cents. Il ne s'en sauva que six ou sept. Sur l'un d'eux fut faite l'édition de Rotterdam (1685). A partir de ce moment, Richard Simon eut un persécuteur vigilant et acharné, toujours prêt à entraver ses recherches. Le chancelier Pontchartrain aurait désiré lui être favorable. « Il est singulier, disait Bossuet, que, dans un si grand bruit contre ce livre, M. le chancelier ne fasse rien. Veut-il se le faire dire, et s'y faire contraindre par une autorité supérieure? Il faudra bien y venir, s'il ne le fait lui-même. » Pour être juste, on doit ajouter que Bossuet n'était en tout ceci que le représentant de l'Église de France, et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français. L'Église gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesanteur. »

« Le coup, ajoute M. Renan, fut décisif. Bossuet, assisté par La Reynie, tua les études bibliques en France pour plusieurs générations. Bientôt la révocation de l'édit de Nantes enleva le seul aiguillon qui donnât encore quelque activité scientifique au clergé catholique. La lutte des deux partis produisait de fortes études. Désormais la paresse l'emporta. La France versa absolument du côté de la littérature. L'Académie française et les gens du monde firent la loi; la science perdit toute autorité. La France devint une nation composée de conservateurs nigauds et de spirituels étourdis. Rien n'égala la nullité où tombèrent à cette époque les études dont nous parlons. La Sorbonne continuait ses traditions séculaires d'hostilité contre les études historiques et philologiques. La chaire d'hébreu au Collége de France ne compta pas un seul titulaire de quelque mérite. Jean Goudouin, le seul qui paraisse avoir été habile, se garda de rien publier. L'école janséniste, qui compta dans son sein tant d'hommes laborieux, n'aimait pas la Bible et fut toujours médiocre en philologie. La sotte ingérence de l'État dans les questions les plus purement scientifiques amenait de ridicules incidents. Quand Fourmont défendit les rabbins injustement attaqués par dom Calmet, Louis XIV, qui se laissait dire que *Nycticorax* fut un roi d'Israël, et le cardinal de Noailles, qui sûrement ne savait pas un mot d'hébreu, intervinrent dans la question et imposèrent silence à Fourmont. Le jésuite Hardouin, l'évêque Huet appliquaient à la Bible, l'un ses niaises et paradoxales chimères, l'autre son érudition dénuée de discernement et même de sincérité. La pitoyable méthode de Masclef et d'Houbigant corrompait jusqu'à la grammaire hébraïque, et rendait impossible toute étude sérieuse du texte hébreu. La grande autorité de cette triste époque en exégèse est dom Calmet. Il est difficile de concevoir plus de puérilité chez un savant homme. Calmet ignore précisément ce qu'il importait de connaître, c'est-à-dire les langues orientales et les rabbins, que Simon possédait si bien, et qui, à cette époque, étaient indispensables à étudier. Sa crédulité dépasse toutes les bornes. Ses dissertations sur les démons, les vampires, les revenants, les dragons volants, comptent parmi les ouvrages les plus extravagants qui aient été écrits. »

Il nous semble que M. Renan se montre injuste à l'égard de Bossuet et de l'Église gallicane quand il dit que « Bossuet n'était, dans son acharnement contre le P. Simon, que le représentant de l'Église de France et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français; » et que « l'Église gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesanteur. » La vérité est que Bossuet et l'Église gallicane étaient dans leur rôle naturel; qu'ils représentaient contre le P. Simon la foi et l'Église catholiques, et en même temps l'esprit d'intolérance de leur siècle; que leur défiance en présence des libertés de la critique ne provenait pas de paresse et de médiocrité intellectuelle, mais de zèle orthodoxe, et s'explique très-bien par l'instinct de conservation. Il faut, au contraire, admirer la sagacité avec laquelle Bossuet vit le danger que préparait à l'autorité des livres saints, de la tradition et de l'Église, cette exégèse qui prétendait se dégager de tous les préjugés théologiques et se fonder uniquement sur la science des langues et sur l'étude pour ainsi dire expérimentale des textes. Bossuet sentait toute l'importance qu'il y avait, pour la religion catholique, à ne pas laisser s'accréditer une critique qui, comme celle de Spinoza, dont elle différait à peine, ruinait l'authenticité du *Pentateuque* et celle des autres livres hébreux. Il faut voir avec quelle force il s'exprime sur ce point dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

« Il y a, dit-on, des difficultés dans l'histoire de l'Écriture. Il y en a sans doute qui n'y seraient pas si le livre était moins ancien, ou s'il avait été supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile et industrieux, si l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvait, et qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisait de la peine. Il y a les difficultés que fait un long temps, lorsque les lieux ont changé de nom ou d'état, lorsque les dates sont oubliées, lorsque les généalogies ne sont plus connues, qu'il n'y a plus de remède aux fautes qu'une copie tant soit peu négligée introduit si aisément en de telles choses, ou que des faits échappés à la mémoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite même ou dans le fond de l'affaire? Nullement : tout y est suivi; et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les livres saints une antiquité plus vénérable... Mais enfin, et voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas : il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice; c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu; la loi l'avait défendu, et le scandale qu'on eût causé eût été horrible. Quoi donc? On aura continué peut-être une généalogie commencée; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste, et ce fait, écrit depuis dans un livre, sera demeuré par remarque dans celui de Moïse, comme un fait constant et public dont tout le peuple était témoin : quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelque autre prophète d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardaient que des faits notoires, et où conséquemment il n'y avait point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte; et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu; Esdras sera accusé; il faut que tout retombe sur Esdras... Esdras aura donc tout fait; Esdras aura oublié qu'il voulait faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si grossièrement comme déjà arrivé ce qui s'est passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit; l'autorité de tant de siècles et la foi publique ne lui serviront plus de rien : comme si, au contraire, on ne voyait pas que ces remarques dont on se prévaut sont une nouvelle preuve de sincérité et de bonne foi, non-seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légères? Mais c'est que l'Écriture est un livre ennemi du genre humain; il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs passions déréglées : il faut qu'il périsse; et à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage. Au reste, ne croyez pas que l'impiété s'engage sans nécessité dans toutes les absurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre humain, et contre toutes les règles du bon sens, elle s'attache à ôter au *Pentateuque* et aux prophéties leurs auteurs toujours reconnus, et à leur contester leurs dates, c'est que les dates *font tout* en cette matière pour deux raisons. Premièrement, parce que des livres pleins de tant de faits miraculeux, qu'on y voit revêtus de leurs circonstances les plus particulières, et avancés non-seulement comme publics, mais encore comme présents, s'ils eussent pu être démentis, auraient porté avec eux leur condamnation; et au lieu qu'ils se soutiennent de leur propre poids, ils seraient tombés par eux-mêmes il y a longtemps. Secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis. *C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions*, que les impies sont tombés dans toutes les absurdités qui vous ont surpris. » Bossuet avait très-bien vu que l'interprétation orthodoxe des miracles et des prophéties puisait toute sa force dans l'authenticité des livres saints, et que mettre en doute celle-ci, c'était rendre celle-là suspecte.

— IV. L'EXÉGÈSE ET LA CRITIQUE BIBLIQUES AU XVIIIe SIÈCLE. *Reimarus; Voltaire.* Les déistes anglais du XVIIIe siècle, qui renouvelèrent, dans le sein de l'Église, la polémique des anciens adversaires païens du christianisme, s'attachèrent indistinctement à combattre l'authenticité de la Bible, à lui ôter toute créance, et à rabaisser au niveau vulgaire les faits qui y sont racontés. Tandis que Toland, Bolingbroke et d'autres déclaraient la Bible un recueil de livres apocryphes et remplis de fables, d'autres s'efforçaient de dépouiller les personnages et les récits bibliques de tout reflet d'une lumière supérieure et divine. Ainsi, d'après Morgan, la loi de Moïse est un misérable système de superstition, d'aveuglement et de servilité; les prêtres juifs sont des imposteurs, les prophètes sont les auteurs de la désolation et des guerres intestines des deux royaumes de Juda et d'Israël. Il est impossible, suivant Chubb, que la religion juive soit une religion révélée de Dieu; le caractère moral de la divinité y est défiguré par les usages arbitraires dont la prescription lui est attribuée, par sa partialité prétendue pour la nation juive, et surtout par l'ordre sanguinaire d'exterminer les peuplades chananéennes. Le Nouveau Testament ne fut pas plus que l'Ancien à l'abri des attaques de ces déistes; on jeta sur les apôtres le soupçon d'égoïsme et d'avidité; on n'épargna pas même le caractère de Jésus. Les miracles furent l'objet particulier de la critique de Thomas Woolston. Cet écrivain est remarquable par la position particulière qu'il prend entre l'ancienne explication allégorique de l'Écriture et la moderne interprétation des naturalistes. Tout son raisonnement, en effet, se meut dans l'alternative suivante : si l'on veut conserver les récits des miracles comme une histoire véritable, ils perdent tout caractère divin et descendent au rang de tours absurdes, de farces misérables ou de tromperies vulgaires; mais si on ne veut pas effacer l'empreinte divine dans ces récits, il faut en sacrifier le caractère historique, et ne les considérer que comme la représentation, sous forme d'événements réels, de certaines vérités spirituelles; et aussitôt, à l'appui de cette manière de voir, Woolston invoque l'autorité des plus grands allégoristes parmi les Pères de l'Église, Origène, Augustin, etc.

L'exégèse déiste du XVIIIe siècle est représentée en Allemagne par Reimarus, l'auteur des *Fragments de Wolfenbüttel*, en France par Voltaire. « Au milieu du XVIIIe siècle, dit M. Fontanès, la théologie orthodoxe ne comptait plus dans ses rangs en Allemagne ces fiers représentants qui avaient élevé, dans le siècle précédent, le château fort de la dogmatique luthérienne. La science avait passé aux mains de l'incrédulité, et ce n'était plus à armes égales que l'Église pouvait soutenir la lutte. Le mouvement piétiste, qui un moment avait rendu à la religion, à la piété une jeunesse et une floraison nouvelles, avait contribué aussi à discréditer et à affaiblir la culture scientifique; de sorte que les théologiens ne furent plus suffisamment préparés, quand il fallut descendre dans l'arène et repousser les coups d'un parti audacieux, qui rencontrait partout de secrètes intelligences dans toutes les classes de la société. Formé à l'école de Wolf, Reimarus s'attaqua d'abord à la distinction imaginée par son maître, de la religion naturelle qu'on *peut* démontrer, et de la religion révélée qu'on *ne peut pas* démontrer. Poser ainsi la question dans un siècle qui ressaisissait avec ardeur les droits inaliénables de la raison, c'était condamner d'avance le christianisme; et si Wolf, tout absorbé par le travail de classification, de desséchement, dirai-je, auquel il se livrait sur la doctrine de Leibnitz, ne pénétra pas jusqu'au cœur de la question et ne se prononça pas, Reimarus, tirant avec rigueur les conséquences du principe, dut aboutir à la solution inévitable et s'appliquer à éliminer de la religion véritable, rationnelle, tous les éléments surnaturels. Reimarus fit pour la doctrine de Wolf ce que Strauss a fait de nos jours pour la philosophie de Hégel : il dégagea les conséquences des principes et les mit en lumière. Reimarus, comme les déistes anglais et français, conserve la donnée traditionnelle de la composition des livres sacrés par des témoins oculaires, et dès lors il n'a d'autre moyen de rejeter tous les éléments miraculeux dont il ne peut accepter la réalité que l'hypothèse de la fraude, du mensonge. Fidèle à l'apologétique du XVIIe siècle, qui démontre la vérité du christianisme par les miracles, les prophéties, la résurrection, il est amené à conclure que le christianisme est le fruit d'une imposture, dès qu'il a constaté que les preuves dont l'étayent ses défenseurs ne supportent pas l'examen. Les *Fragments de Wolfenbüttel* s'attaquent d'abord à l'Ancien Testament. L'auteur trouve les hommes à qui ce livre attribue des communications immédiates avec Dieu si méchants, que de telles communications, si la réalité en était admise, dégraderaient la divinité; il trouve les résultats de ces communications, les doctrines et les lois prétendues divines, si grossières et si pernicieuses, qu'il est impossible de les attribuer à Dieu; il trouve enfin les miracles qui les accompagnent si absurdes et si incroyables, que tout cet ensemble donne la conviction que la communication avec Dieu a été un mensonge, et les miracles des tromperies pour favoriser l'établissement de lois avantageuses aux dominateurs et aux prêtres. C'est surtout Moïse que Reimarus s'efforce, dans un long chapitre, de charger de toute la honte d'une imposture. Il l'accuse de n'avoir pas reculé devant l'emploi des moyens les plus infâmes pour se faire le maître despotique d'un peuple libre. Dans cette vue, Moïse supposa des apparitions de la divinité, et il prescrivit, comme injonctions divines, des actes qui, tels que l'enlèvement des vases d'Égypte et l'extermination des Chananéens, auraient dû être stigmatisés comme fraude, brigandage et cruauté sanguinaire, mais qui, à l'aide de ces mots : *Dieu l'a dit*, ont été subitement transformés en actions dignes de la divinité. L'auteur des *Fragments* ne peut pas davantage réputer divine l'histoire évangélique du Christ. Pour lui, le plan de Jésus est un plan politique; son entrevue avec Jean-Baptiste une affaire concertée, afin que l'un recommandât l'autre au peuple; la mort de Jésus, un anéantissement de ses projets qu'il n'avait nullement prévu, un coup que ses disciples ne surent réparer que par l'imposture de sa résurrection et par un subtil changement de son système de doctrines.

Sur l'exégèse de Voltaire, nous ne saurions mieux faire que de citer le jugement de M. Renan :

« Voltaire n'est pas plus un savant et un *critique* qu'un philosophe et un artiste. Il est un homme d'action, un homme de guerre; tout devient arme entre ses mains. Mais on ne fait pas de bonne science, pas plus qu'on ne fait de grand art, avec la polémique. La polémique est bonne et nécessaire, quand la religion est intolérante et constitue un obstacle pour la science. Elle n'a pas de valeur absolue en elle-même. Ce qu'elle poursuit, ce n'est pas la vérité, c'est la victoire. Quand on veut vaincre à tout prix, on ne regarde pas beaucoup à la qualité des arguments. Les études hébraïques, d'ailleurs, sont des études de haute antiquité. Or Voltaire, qui traite des époques pleinement historiques avec tant de pénétration, n'entend rien à la haute antiquité. Toute l'école philosophique du XVIIIe siècle, si brillante dans l'ordre des sciences exactes, avait peu le sentiment de ces sortes d'études, qui supposent des qualités fort opposées à l'esprit mathématique. Je ne dis pas qu'au milieu de tout ce radotage, étincelant d'esprit, qui remplit le *Dictionnaire philosophique* et